
International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Michel Maffesoli, *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridien/Anthropos (Sociologies au quotidien), 1982, 212 p.

Guy Ménard

Number 11 (51), Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034640ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034640ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ménard, G. (1984). Review of [Michel Maffesoli, *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridien/Anthropos (Sociologies au quotidien), 1982, 212 p.] *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (11), 198–200.
<https://doi.org/10.7202/1034640ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for Érudit is located in the bottom left corner. It consists of the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Maffesoli, *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Méridien/Anthropos (Sociologies au quotidien), 1982, 212 p.

Guy Ménard, Université du Québec à Montréal

Si le titre du dernier essai de Michel Maffesoli peut, à première vue, intriguer, son sous-titre a lui aussi de quoi susciter quelques frissons d'étonnement — de plaisir ou d'angoisse, selon... D'aucuns seront tentés de voir de la provocation, voire carrément de l'insolence chez ce jeune, brillant — et peut-être un peu bruyant au goût de certains — professeur de sociologie qu'un récent *who's who?* du *Magazine littéraire* (novembre 1983) présentait comme appartenant à cette « nouvelle génération de sociologues » moins axés sur les « théories globales », leur préférant des investigations « à la surface de la peau sociale » banale et quotidienne. D'autres, qui auront peut-être parcouru quelques-uns de ses précédents ouvrages¹, le classeront sans doute définitivement parmi les avatars délinquants de quelque « nouvelle droite ». (Sur la photo du *Magazine littéraire*, Maffesoli et son éternel noeud papillon sourit devant un crâne bien en vue sur la table de travail. Celui d'Hamlet ou celui de la « vieille gauche » ?...) L'ouvrage, quoi qu'il en soit, ne laisse pas indifférent.

Maffesoli, dans *L'Ombre de Dionysos*, poursuit ses réflexions « prospectives » sur la société occidentale. Il annonce d'emblée, dès son « constat de départ », la couleur de ses analyses : le social est bien fatigué... Le social, c'est-à-dire ce corrélat rationnel de l'individualisme exacerbé qui a triomphé en Occident depuis la Renaissance, la Réforme et la Révolution française, générant à la fois le *cogito* cartésien et l'État moderne, faces indissociables d'un même processus. Ce « social » où, selon Maffesoli², s'est élaborée une solidarité abstraite,

« mécanique », a à la fois oublié, occulté et largement détruit la solidarité « organique » de l'être-ensemble, la communauté du vouloir-vivre sociétal — que l'auteur désigne en reprenant le terme de *socialité*. Or la « logique du social », ainsi fondée sur l'atomisation des individus, est celle-là même qui aboutit au totalitarisme (de l'État), que ce soit sous la forme paroxystique — et limite — du 1984 d'Orwell ou sous celle, plus doucement familière, de nos États programmés, préventifs et providence. Règne sans partage d'Apollon et de Prométhée, donc, mais aussi, ultimement, de Jupiter-Big Brother.

C'est ce règne, pourtant, qui semble bien fatigué... Les mythes dont a vécu notre modernité — la Science, la Raison, le Progrès, la Productivité, l'Énergie, l'Histoire, tous en majuscules bien sûr — ont du plomb dans l'aile. Les grandes rationalisations économiques cotent nettement à la baisse ; les grandes idéologies politiques ne font plus manif comble. Et c'est précisément sur cette « fin de règne » fatigué que Maffesoli croit voir se profiler l'ombre de Dionysos, dieu de la nuit et de l'ivresse, du chaos et des sens, de l'excès et de l'orgie. Maffesoli en détecte la présence dans plusieurs manifestations de la culture actuelle : résurgences de l'« irrationnel », exubérances de la « fête », tendances à la « dépense improductive », errance sexuelle, etc. Autant de figures de cet *orgiasme* dans lequel l'auteur propose de voir une sorte de « forme » (au sens de Simmel) ou d'« idéal-type » webérien, utile pour comprendre les mutations actuelles de la société. L'orgiasme, suggère-t-il, apparaît en effet comme une structure

essentielle de toute socialité, qui fonde et régénère constamment le vouloir-vivre et l'être-ensemble des sociétés. C'est à lui, bien plus qu'à la « Raison » (à ses pompes et à ses oeuvres...), que les sociétés doivent leur vigueur et leur perdurance. À travers l'orgiasme et ses multiples visages (la *fête* en serait un excellent prototype), le moi tend à se délester de ses « cuirasses caractérielles » et à se fondre dans un tout beaucoup plus « confusionnel » où ses frontières s'estompent, où il refuse en outre de se lier à l'injonction d'être ceci ou cela — c'est-à-dire, plus exactement, de n'être *que* ceci ou cela : assignation policière à une identité rigide et unidimensionnelle, que l'orgiasme fait justement éclater, rendant le moi à ses potentialités polymorphes (au sens où Freud utilisait ce terme pour qualifier la « perversion » infantile...). (On songe par exemple à l'engouement actuel de toute une jeunesse pour des hyperstars androgynes comme Boy George et Culture Club... On songe aussi, bien sûr, à ce « vagabondage sexuel » de notre époque qui fait soupirer tant de moralistes, de droite ou de gauche, toutes tendances confondues...)

Dans ces conditions, bien sûr, l'orgiasme apparaît forcément aux yeux de la Raison dominante comme une manifestation — dangereuse — d'*anomie* sociale. Et, certes, si cet orgiasme est bien facteur de *désordre*, c'est cependant au sens où, en perturbant (et en détruisant même) un ordre ancien, usé et mortifère, il rend possible le surgissement d'un ordre neuf, rajeuni, qui régénère la vie sociale³. Initiation pour les jeunes, anamnèse pour les autres, l'orgie est en somme le moyen que les sociétés se donnent pour se « refaire une jeunesse » lorsqu'elles sentent qu'elles risquent de succomber à un « coup de vieux »...

Dans l'orgiasme, c'est d'abord une *logique passionnelle* qui s'exprime. Toute une gamme de passions, de sentiments et d'émotions, le plus souvent réprimés

par la logique rationnelle du social, y sont pris en compte, mis en scène, ritualisés. (L'orgiasme, en ce sens, a quelque chose de profondément *religieux* et Maffesoli se réfère de fait ici au thème durkheimien du « divin social ».) L'orgiasme (qu'il ne faut pas confondre avec l'orgasme — celui-ci étant loin d'épuiser celui-là !), tel qu'il prend forme de manière paroxystique dans la fête, le carnaval, l'effervescence d'un samedi soir de discothèque, ou ce qu'on appelle — en fronçant les sourcils — la « débauche », opère une condensation de la *communion* ; il rappelle et réactualise, ce faisant, la prééminence vitale du groupe sur l'individu. L'orgie — qu'il s'agisse d'un repas de fête, d'une conversation animée de bistro, d'un concert rock ou d'une partouze — réunit périodiquement, un moment, ces individus que les « pesanteurs du social » dispersent, isolent et atomisent. Contrairement à certaines analyses sévères qui tendraient à ne voir là que soupape ou dévouement, « distraction » dans laquelle l'énergie s'épuiserait et se « gaspillerait » (laisant par la suite l'« animal triste » et prostré, à la merci du Pouvoir), l'orgie et ses moments de paroxysme sont, pour Maffesoli, cela même qui permet de nourrir et de vivifier la banalité sub-séquente du quotidien.

Cette socialité dionysiaque que l'orgie régénère s'éloigne assez, est-il besoin de le dire, de toutes les morales du « devoir être » qui, d'inspiration chrétienne, marxiste ou progressiste-libérale, ont marqué l'Occident, et au nom desquelles, souligne Maffesoli, finissent toujours par s'instaurer les grands inquisiteurs et lespires tyrannies (y compris sous leurs formes « douces » dans nos technostructures occidentales). De telles morales, qui savent ce qu'il faut être et faire « pour aller au ciel » ou parvenir à quelque « grand soir », fonctionnent précisément toujours sur quelque arrière-monde ou quelque lendemain qui chante en vue desquels elles sont toujours prêtes à sacrifier chaque généra-

tion à la suivante. À sacrifier, en somme, *l'ici et maintenant*, le présent lui-même, qu'elles gèrent avec parcimonie, qu'elles économisent et comptabilisent au nom de la Raison et de l'Avenir. Les masses, note cependant Maffesoli, se sont — heureusement ! — toujours méfié de ces morales, y acquiesçant certes souvent (et prudemment) du bout des lèvres, mais se réservant le quant-à-soi silencieux de leur for intérieur⁴, y opposant ce que l'auteur appelle un « immoralisme éthique » : « immoralisme », au sens où cette attitude s'écarte souvent (quoique sans bruit) des normes de la morale régnante ; mais « éthique », au sens où, ce faisant, elle refuse de se plier à un ordre moral mortifère et engendre des valeurs qui sont l'expression d'un vouloir-vivre du groupe et qui permettent à celui-ci de survivre. Au « monothéisme » de ces morales (et des « saluts » qu'elles offrent) qui privilégie un type de valeurs au détriment des autres, l'immoralisme éthique des masses oppose, selon l'expression de M. Weber, un « polythéisme des valeurs » qui articule celles-ci entre elles sans en sacrifier aucune, et ce pour le plus grand bien du lien social. Les masses, suggère ainsi Maffesoli, sont foncièrement « païennes ». Elles ressentent instinctivement la nécessité d'une « pluralité d'idoles » qui sont autant de facettes de leurs qualités propres et qui leur permettent d'échapper à la tyrannie totalitaire d'un « dieu » unique (qu'il soit religieux ou profane). Quand les dieux se font la guerre, souligne Maffesoli en citant de nouveau M. Weber, les humains sont tranquilles...

À la linéarité historique et progressiste (ou « catastrophiste », ce qui revient au même) des saluts offerts par de telles morales, la socialité dionysiaque et l'immoralisme éthique des masses opposent par ailleurs un *carpe diem* qui s'inscrit dans une toute autre conception du temps et du monde : temps cyclique, cosmos éternel. C'est le *présent* qui devient pour ainsi dire le lieu

de l'éternité du « salut dionysiaque », et non la promesse — religieuse ou profane — de quelque avenir radieux. À l'encontre des morales « économiques » qui « se réservent » pour « plus tard », la jouissance dionysiaque est *dépendante*⁵ et s'épuise tout entière dans l'acte du présent. Aliénation ? Insouciance ? Bien plutôt surconscience, suggère Maffesoli. L'orgiasme dionysiaque repose sur un instinct très aigu du *tragique* de l'existence et de la condition humaine, de l'angoisse de l'être-au-monde (la *Geworfenheit* heideggerienne), de la limite indépassable de la mort. Dionysos n'abolit pas la mort. Il la conjure plutôt en l'intégrant à dose homéopathique, à travers les rituels communionnels de l'orgie, dans lesquels l'être-ensemble affronte sans cesse, collectivement, le destin — et, par là, l'exorcise.

Si, par ailleurs, la socialité dionysiaque se régénère et se conforte ainsi à travers la communion, il faut se garder de la concevoir d'une manière idyllique, irénique, unanime. Dionysos n'est pas le patron des « bons sauvages » (ce serait plutôt là un fantasme de la Raison...). Le choc des passions et des émotions dans l'orgie, le désordre, le chaos et la violence qui y sont mis en scène, ne sont pas « de tout repos ». À l'encontre des morales des « bonne âmes » (quelle que soit leur coloration idéologique) qui, toutes, tentent de « refouler la bête » — au risque de la voir sans cesse resurgir sous des formes désastreuses — l'orgiasme, comme facteur de socialité, intègre au contraire la « part d'ombre » qui habite aussi l'humanité⁶. Agressivité, violence, haine : toutes ces passions que la « civilisation des moeurs » (et de la Raison) tente en quelque sorte d'abolir trouvent aussi leur expression dans les rituels de l'orgie. Elles y sont le plus souvent euphémisées, symbolisées — et, par là même, paradoxalement, infiniment moins menaçantes pour la société. Même leurs excès et leurs débordements y sont moins néfastes que leur « retour », quand on tente de les « refou-

ler ». Mélange de tendresse et de cruauté, d'amour et de haine, de caresses et de violences, de jouissance et de souffrance, de vie et de mort : chaque élément a sa place dans l'organicité du tout. À l'encontre de la Raison qui cherche à résoudre les contradictions de l'Histoire, Dionysos les maintient au contraire dans un équilibre tensionnel qui, ultimement, rend le présent vivable : ni angélique, ni bestial, mais simplement humain. « Ce n'est pas en se libérant des contraintes économique-politiques, ce n'est même pas en luttant contre les diverses formes de l'aliénation que la communauté existe, mais c'est peut-être en vivant au jour le jour le contradictoire passionnel et affectif » (p. 117).

Apologie de l'immobilisme, du statu quo politique, de la résignation tournée vers le « privé » ? Non, de conclure Maffesoli. Si l'orgiasme est bien, de fait, le déni et le refus d'une Histoire abstraite, il est également l'affirmation collective d'une histoire — concrète et sans majuscule — vécue dans le quotidien des jours. Une telle façon de voir, on s'en doute, risque de susciter quelques remous au sein de la République de tous ceux qui — militants ou technocrates, intervenants ou intellectuels — font profession de savoir où loge le « bonheur des hommes » et entendent le leur en indiquer rationnellement le chemin — de gré ou de force. Attention, de sourire Maffesoli en tapotant son crâne, c'est à peu près ça, vous voyez, le totalitarisme...

Pensée iconoclaste, provocante et stimulante, mais qui a aussi le mérite — et on lui en sera reconnaissant — de préciser d'entrée de jeu la modestie de ses propos : « Déterminer théoriquement ce qui "doit être" a souvent conduit aux pires des tyrannies, et ce, de quelque bord politique que ce soit. Il semble plus sage que l'intellectuel s'attribue la simple fonction, à côté de bien d'autres discours, de dire son temps à sa manière... » (Avant-propos, p. 10).

NOTES

- ¹ Cf., e.g., *La Violence totalitaire*, Paris, P.U.F., 1979 ; *La Conquête du présent*, Paris, P.U.F., 1979.
- ² Qui reprend ici, en les inversant, les termes de Durkheim.
- ³ Les analyses de Maffesoli s'apparentent beaucoup, ici, à certaines perspectives assez classiques de l'anthropologie reli-

gieuse notamment développées par R. Caillois, R. Girard.

- ⁴ Ces pistes se rapprochent des analyses proposées par M. de Certeau dans *L'Invention du quotidien*, Paris, 10/18, 1980.
- ⁵ On songe évidemment à Nietzsche et à G. Bataille...
- ⁶ Un thème qui, on le sait, traverse toute l'oeuvre de H. Hesse.

Dorval Brunelle, *Socialisme, étatismisme et démocratie*, Éditions Saint-Martin, Montréal, 1983, 175 pages.

Pierre Hamel, Université de Montréal.

Si nous nous référons à certains des ouvrages qu'il a publiés antérieurement, entre autres *La Désillusion tranquille* (1978) et *La Raison du capital* (1980), nous dirons que Dorval Brunelle poursuit et systématise ici une réflexion qu'il avait déjà entreprise.

La question de la démocratie dans l'histoire de la pensée politique et philosophique n'est pas un thème nouveau ! Elle sera même constamment reprise sans pourtant être jamais épuisée, comme si certaines apories étaient constitutives de sa définition. Historiquement et politiquement marquée, la réflexion sur la démocratie nous renvoie à une absence de théorie qui, entre autres, autorise un usage du terme par des courants divers et souvent contradictoires.

Si c'est là l'une des constatations qui servent de point de départ à la démarche de l'auteur, il importe avant tout de souligner que son analyse se situe au coeur des débats politiques les plus actuels. Dans le contexte de crise socio-économique et de redéfinition des rapports entre l'État et la société civile, l'enjeu de la démocratie est redevenu un débat central. Il n'y a pas moyen de

mettre en place de nouvelles conditions d'accumulation pour le capital sans brimer les libertés civiles et limiter ou à tout le moins réorienter la redistribution sociale qui était pensée, du moins en partie, en termes d'égalité. Collectivement, comme société, nous avons donc à faire des choix. Ce qui implique, préalablement, que soient clairement appréhendées les conséquences de la solution « étatiste », y compris son autoritarisme et sa nécessaire expansion bureaucratique qui s'avèrent de véritables antinomies à l'égard de la démocratie.

Se plaçant dans un champ que je situerais à la jonction de la philosophie politique et de la sociologie politique, Dorval Brunelle réalise un travail essentiel de décapage théorique, de mise à jour et de critique. Sa démarche est rigoureuse et ne fait aucune concession à l'académisme en ce sens que les questions qu'il aborde sont amenées à cause de leur pertinence tant théorique que politique.

À la suite d'une première lecture et de façon schématique je dirais que l'originalité de l'ouvrage, et en même temps de la démarche d'analyse de l'auteur,